



Joueurs, Mao II, Les Noms
Texte **Don DeLillo**
Traduction **Marianne Véron**
Adaptation et mise en scène **Julien Gosselin**

PRESSE

• **Télérama** • Samedi 07 juillet 2018 • Par Joëlle Gayot

Julien Gosselin, l'enfant prodigue d'Avignon

Le metteur en scène monte "Joueurs", "Mao II", "Les Noms", trois textes de l'écrivain Don DeLillo dans une des ces pièces long format dont il a le secret. Une fiction tissée à l'ombre de l'Histoire. (...)

• **Le Monde** • Mardi 10 juillet 2018 • Par Fabienne Darge

Julien Gosselin et son spectacle monstre

Avec les dix heures de « Joueurs, Mao II, Les Noms », le metteur en scène offre une expérience magnétique (...)

• **Mediapart** • Vendredi 23 novembre 2018 • LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Avignon : la déflagration Julien Gosselin-Don DeLillo

Jeune trentenaire, en revenant à la Fabrice avec son adaptation de trois romans de l'écrivain américain Don DeLillo servie par une équipe aguerrie, Julien Gosselin s'affirme comme le meilleur metteur en scène de sa génération. Et pas seulement. Un souffle, une puissance, une maturité, un tutoiement du monde qui emportent tout. Un géant. Son rêve : s'installer dans sa ville, Calais. (...)





Julien Gosselin, l'enfant prodigue d'Avignon

Le metteur en scène monte "Joueurs", "Mao II", "Les Noms", trois textes de l'écrivain Don DeLillo dans une des ces pièces long format dont il a le secret. Une fiction tissée à l'ombre de l'Histoire.

Julien Gosselin. Photo : Aimée Thirion / hanslucas.com

Plébiscité en 2013 avec *Les Particules élémentaires*, adapté du récit de Michel Houellebecq, ovationné en 2016 avec *2666*, né du roman de Roberto Bolano, Julien Gosselin revient une fois encore pour arpenter les méandres d'une œuvre titanesque. De l'écrivain américain Don DeLillo, il monte non pas un mais trois textes (*Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*), proposés à la suite dans une représentation au long cours. Durée annoncée : huit heures. Et peut-être pas d'entracte. « *Je ne suis pas sûr d'en faire. Il y aura des pauses mais le spectacle se poursuivra sans doute avec des textes plus courts de l'auteur que j'ajouterai* », confie l'artiste quelques semaines avant la création.

Les marathons épiques et poétiques où se mêlent la chair de l'acteur et les vidéos de films tournés en live sur le plateau sont sa marque de fabrique. Sa façon de lutter contre le flux de spectacles que l'on consomme trop vite : « *Le spectateur qui pénètre dans une salle pour n'y passer qu'une heure trente voit le bout du tunnel avant même d'y être entré. Il n'est mis en jeu et en danger.* » Or il ne voit pas pourquoi faire du théâtre si c'est pour y chercher le confort et la béatitude. « *Une écriture ne me touche que si quelque chose de l'ordre du mal transparait. Je ne suis pas un metteur en scène humaniste. Et souvent, les gens qui n'aiment pas mon travail me reprochent de ne pas proposer de solution.* »

Le terrorisme est le fil rouge de la représentation

Sa vision du monde est-elle définitivement pessimiste ? Il ne dément pas. N'approuve pas davantage. Invoque Don DeLillo : « *Il a une forme de mélancolie, de tristesse. Me plaît chez lui cette idée que des gens vivent leur vie intime, parfois inutile ou ratée, et que derrière eux agit une sorte de monstre. Cette force brutale invisible me passionne.* » De la décennie 1970 aux années 1990, le terrorisme est le fil rouge de la représentation ; et des marxistes-léninistes aux groupes maoïstes en passant par Carlos, la Palestine et le terrorisme religieux d'aujourd'hui, les fils se tresseront.

Mais Julien Gosselin n'a pas l'intention d'édifier une thèse historico-politique : il veut entraîner le spectateur dans les fictions plus souterraines qui se tapissent à l'ombre de la grande Histoire et que le spectateur débusquera à mesure que passeront les minutes. Il dit croire à la puissance des chocs esthétiques, à la radicalité des gestes artistiques et à envie d'émotions partagées. Sa rage — mot qu'il emploie fréquemment —, il la canalise en s'immergeant dans l'écriture des autres. « *J'ai beau rôler 99 % du temps, le 1 % où je ne rôle pas, je me dis que c'est formidable qu'on puisse entendre Don DeLillo sur un plateau.* » On croise les doigts pour que jamais cette colère ne l'abandonne. Elle produit le meilleur.

Par oëlle Gayot

Joueur, Mao II, Les Noms, d'après Don DeLillo, mise en scène de Julien Gosselin, la Fabrica, du 7 au 13 juillet à 15h, relâche le 10 (8h).

Julien Gosselin et son spectacle monstre

Avec les dix heures de « Joueurs, Mao II, Les Noms », le metteur en scène offre une expérience magnétique

THÉÂTRE

AVIGNON - envoi spécial

Les mots qui tuent, et les mots qui sauvent. Les voilà, les vedettes de ce Festival d'Avignon. En ouvrant, le 6 juillet, avec *Thyeste*, de Sénèque, mis en scène par Thomas Jolly, et, le 7 juillet, avec *Joueurs, Mao II, Les Noms*, la trilogie d'après Don DeLillo conçue par Julien Gosselin, la 72^e édition de la manifestation créée par Jean Vilar pose d'emblée une passionnante réflexion sur les liens entre la violence, les mots et les images. Difficile de ne pas les voir en regard, ces deux spectacles d'ouverture, que signent deux trentenaires d'aujourd'hui. Comme s'ils dessinaient un arc temporel entre l'antiquité romaine de Sénèque et notre monde contemporain, tel que le dissèque l'Américain DeLillo. Un embrassement du temps de notre civilisation, avec ses permanences et ses évolutions : la même tragédie, avec des moyens nouveaux.

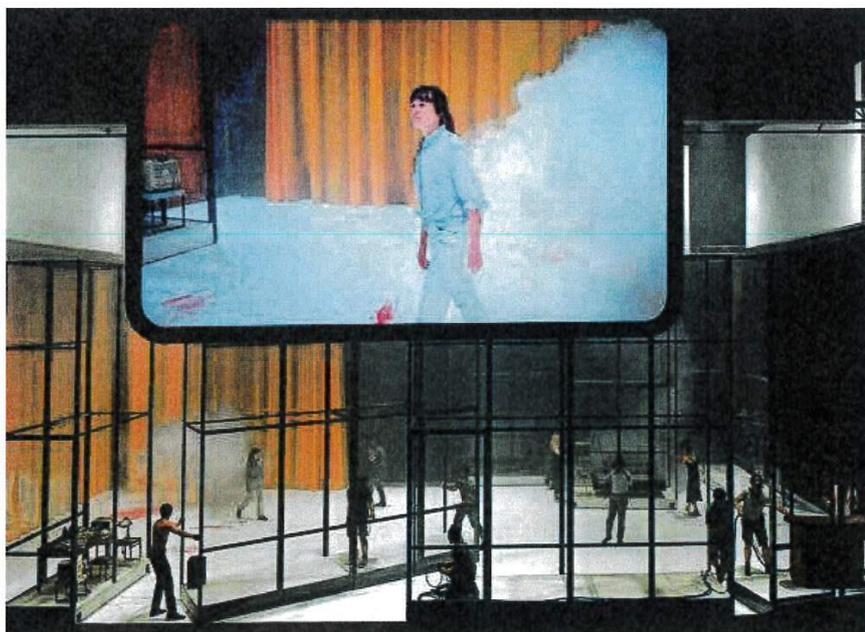
Avec *Joueurs, Mao II, Les Noms*, Julien Gosselin offre aussi un de ces marathons de théâtre comme on aime à les vivre à Avignon : dix heures de spectacle sans temps morts – et sans entractes « officiels », le public étant invité à entrer et sortir à sa guise –, immersives, inégales, râpeuses, folles. Le spectacle-monstre de ce festival, à décantation lente. On y entre à 15 heures, sous le soleil brûlant, on en sort à la première heure du matin, sonné, halluciné, abasourdi, désorienté et heureux de l'être. Loin d'être un spectacle parfait, un objet bien calibré, *Joueurs, Mao II, Les Noms*, qui était encore un peu un *work in progress* à la première, s'offre comme une expérience : un champ magnétique où la violence, les mots et les images s'aimantent et se repoussent.

C'est elle, la violence politique, dans ses diverses manifestations étatiques, économiques et terroristes, qui constitue le fil rouge le plus évident de cette équipée sauvage. Mais avec Don DeLillo, avec ces trois romans écrits entre 1977 et 1991, Julien Gosselin va forer beaucoup plus profond, dans l'intimité des êtres, et dans une dimension infiniment mystérieuse et secrète, qui sonde les nouvelles formes de sacré à même de s'opposer à la pulsion de meurtre – ou de collaborer avec elle.

Et il faut saluer, tout d'abord, l'intelligence magistrale, l'originalité du choix de Julien Gosselin

« Joueurs, Mao II, Les Noms », d'après Don DeLillo.

PASCAL GELVANS/LUCAS



– après celui d'adapter *2666*, de Roberto Bolano, en 2016 – dans le montage de ces trois romans. C'est bien un parcours qu'il propose, d'un livre à l'autre, dans ce temps qui bascule dans la post-modernité.

Dans *Joueurs*, livre opaque, oppressant, un jeune tradeur du stock exchange bascule, par vide existentiel et spirituel, du côté d'un réseau terroriste d'extrême gauche, tout en le trahissant. Dans *Mao II*, un écrivain culte, Bill Gray, qui vit terré depuis des années – double assez évident de DeLillo lui-même – part à Beyrouth, pour tenter de sauver un jeune poète pris en otage par un groupuscule maoïste. Dans *Les Noms*, un cadre d'une multinationale américaine, expatrié à Athènes, voit sa tranquillité troublée par une série de meurtres étranges, qui semblent commis selon une codification alphabétique insensée.

C'est elle, l'écriture, qui est le personnage principal de ce spectacle, elle qui en est le sujet central, dans la mesure où elle représente – représenterait ? – une forme de sacré capable de s'opposer au fanatisme, quel qu'il soit. Elle qui est mise en majesté, dans ce fleuve d'images et de sons qui fait montre d'un déploiement formel impressionnant, même si tout n'était pas « boutoné », comme on dit, à la première du 7 juillet.

Les mots, une arme fragile

Le travail sur l'image, notamment, est ici particulièrement marquant, beaucoup plus abouti et recherché que dans *2666*, et ces images occupent une place énorme dans le spectacle, où de longues scènes sont jouées hors champ, derrière les vastes écrans qui occupent la place du quatrième mur – cette barrière invisible qui sépare la scène de la salle. Même réussite du côté de la ban-

Si les trois parties ne sont pas réussies de manière égale, « Mao II » est tout simplement admirable

de-son à dominante électro.

Alors, même si les trois parties ne sont pas réussies de manière égale – la deuxième, *Mao II*, est tout simplement admirable, la première, *Joueurs*, abordée de manière trop parodique, la troisième, *Les Noms*, encore fragile dans sa conception –, le torrent vous emporte, dans sa puissance irrédoublable. Il emporte d'autant plus qu'il est lancé à plein régime par une équipe d'acteurs exceptionnels, digne des plus grandes

troupes d'Europe. Impossible de les citer tous, ils sont treize sur le plateau, mais on soulignera que les filles de la bande s'affirment comme des actrices de premier plan, notamment Carine Goron, qui offre un des moments inoubliables du spectacle, en jeune mariée de la secte Moon.

Et puis il y a Frédéric Leidgens, acteur d'une poésie et d'une étrangeté sans pareilles. Depuis *2666*, il peaufine son personnage d'écrivain-intellectuel impuissant face à une nouvelle forme de barbarie. En lui repose le cœur secret et battant du spectacle, là où Don DeLillo rejoint Sénèque : face à un monde indéchiffrable, quels symboles, quel langage inventer ? Plus qu'une archéologie du terrorisme, la trilogie DeLillo s'offre comme une fouille au sein des moyens que l'homme imagine pour décrypter un monde opaque, tenter de le mettre en forme. Avec une interrogation majeure :

l'image, omniprésente désormais dans nos vies, comme dans le spectacle, peut-elle vraiment jouer le même rôle que les mots, le langage, ce que DeLillo appelle « les noms » ? Les mots ont toujours été une arme fragile, face à la pulsion de mort. Mais ils sont toujours là, il y a toujours un enfant, comme le petit Tap, dont le texte plein de fautes d'orthographe clôt le spectacle, pour être redécouvert, et pour raconter le monde, seule manière de l'habiter pleinement. ■

FABIENNE DARGE

Joueurs, Mao II, Les Noms, d'après Don DeLillo. Adaptation et mise en scène : Julien Gosselin. Festival d'Avignon, La Fabrica, à 15 heures (durée 10 heures). Jusqu'au 13 juillet. Tournée à moyens de l'homme imagine pour décrypter un monde opaque, tenter de le mettre en forme. Avec une interrogation majeure :



Avignon : la déflagration Julien Gosselin-Don Delillo

Jeune trentenaire, en revenant à la Fabrica avec son adaptation de trois romans de l'écrivain américain Don Delillo servie par une équipe aguerrie, Julien Gosselin s'affirme comme le meilleur metteur en scène de sa génération. Et pas seulement. Un souffle, une puissance, une maturité, un tutoiement du monde qui emportent tout. Un géant. Son rêve : s'installer dans sa ville, Calais.

Scène de "Joueurs Mao II Ls Noms" © Christophe Raynaud de Lage

Quand les spectateurs pénètrent dans la Fabrica, la belle salle construite au-delà des remparts de la ville, nombreux sont ceux qui se souviennent avoir vu là il y a deux ans *2666*, l'adaptation du roman fleuve et pourtant inachevé de Roberto Bolaño (lire [ici](#)) par Julien Gosselin. Parmi eux, certains avaient aussi vu précédemment au Festival ou ailleurs *Les Particules élémentaires* d'après Houellebecq (lire [ici](#)). Quand on croise un metteur en scène de cette trempe, flanqué de la compagnie-troupe Si vous pouviez lécher mon cœur qui s'est auto-constituée autour de lui à la sortie de l'école du Théâtre du Nord à Lille, on ne le lâche plus. C'est pour la vie.

Alors c'est avec avidité que vous allez découvrir son nouveau spectacle, *Joueurs Mao II Les noms*, un titre qui accole trois titres de romans de l'écrivain américain [Don Delillo](#). Entrés dans l'antré à 15h, on en sortira vers une heure du matin, comblés, ébloui, merveilleusement exténué. Près de dix heures de spectacle sans entracte mais avec des intermèdes qui vous laissent le temps de sortir, de vous restaurer, de cloper, un peu comme Bob Wilson l'avait fait pour *Einstein on the beach*. Ce dispositif, cette durée ne sont ni une coquetterie, ni une performance, mais un accomplissement.

On s'attarde dans la nuit doucement chaude au sortir de ces dix heures passées dans une salle climatisée. On est heureux d'être là, de partager un unanime contentement avec ceux (la grande majorité) qui sont restés jusqu'au bout pour faire un triomphe aux acteurs, musiciens, vidéastes et techniciens saluant ensemble. Gosselin apparaît enfin, aisément reconnaissable à sa quasi-calvitie précoce. Son regard croise celui de José Alfarobba qui, alors qu'il dirigeait le Théâtre de Vanves, avait accompagné la première venue en région parisienne du natif de Calais. Le théâtre est fait de complicités. Plus tard, entouré de quelques amis, Gosselin dira que ce que l'on a vu n'est pas une première représentation, mais une dernière répétition générale. Insatisfait endurci, il aura maugréé pendant toute la représentation mais à la fin il avouera avoir été content, etc. Des choses comme cela que l'on dit quand la fébrilité et la fragilité vont de paire. Achevé là devant nous lors de cette première qui en reste une, le spectacle va tourner dès septembre et toute la saison prochaine et plus encore, il se bonifiera tout en se débarrassant de quelques scories. Brouilles. C'est, sans conteste, un spectacle exceptionnel.

Pendant dix heures, le théâtre a dialogué constamment avec nous, avec notre intimité et notre époque, avec ce qui nous honore et ce qui nous déshonore, avec nos vies faites d'amour, de sexe, de solitude, de vacuité, de peur et de terreur, et avec tout ce qui traverse et a traversé notre temps : terrorisme, communisme, capitalisme, libéralisme, avec la porosité qui relie la violence domestique à la violence planétaire.

Ce double mouvement est à l'œuvre dans les romans jamais linéaires de Don Delillo que Gosselin lit depuis longtemps. Il entretient aussi, j'en suis sûr, un dialogue permanent avec Jean-Luc Godard. C'est d'ailleurs le seul écart explicite que Gosselin s'autorise dans sa traversée de l'univers du romancier américain : deux acteurs rejouent la fameuse scène du train dans *La Chinoise* entre la jeune Anne Wiazemski coiffée de la casquette noire des révolutionnaires chinois, étudiante qui veut passer à l'action, et l'écrivain-professeur Francis Jeanson (ancien porteur de valises pour le FLN) disant quitter Paris pour aller en Bourgogne faire ce qu'il nomme de l'action culturelle. Il est piquant de voir cette scène rejouée à un kilomètre ou deux de la Cour d'honneur du Palais des papes où le film *La Chinoise* fut projeté sur grand écran pendant le festival 1967.



Joueurs date de 1977, *Les Noms* de 1982, *Mao II* de 1990 ; trois romans traduits en français au début des années 90 par Marianne Véron et publiés chez Actes Sud (disponibles en poche chez Babel). Ils racontent des histoires de leur époque : l'ennui d'un couple new-yorkais au cœur du libéralisme et la radicalité d'un groupe qui veut faire sauter le *Stock exchange* (*Joueurs*), des hommes d'affaires et des couples explosés qui se croisent à Athènes dans une région en crise et une secte qui choisit et tue ses victimes selon des règles obscures régies par l'alphabet (*Les Noms*), un vieil écrivain qui vit caché auprès d'un admirateur qui le rudoie, une photographe qui parvient à lui rendre visite et un occidental otage d'un groupe terroriste moyen-oriental (*Mao II*) ; deux histoires qui se croisent comme les précédentes. Gosselin choisit un ordre qui ne tient compte ni de l'ordre de parution, ni de la chronologie des faits. Son ordre est rythmique, musical, spatial et poétique, enchâssant l'histoire plus simple et plus l'intime ou, si l'on veut plus « européenne », de *Mao II* entre les deux autres aux scènes de groupe plus nombreuses.

Scène de "Joueurs Mao II Ls Noms" © Christophe Raynaud de Lage

De spectacle en spectacle, l'écriture scénique de Gosselin, costaud dès le départ, à l'image du physique de celui-ci, s'affirme en s'affinant et en se radicalisant autour d'un élément qui la fonde : le présent de la représentation. La création musicale (Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Maxence Vandeveld) de plus en plus impressionnante et envoûtante est jouée en direct, le filmage vidéo, *live* lui aussi (Jérémy Bernaert et Pierre Martin) et sa mise en scène atteignent une dextérité et une souplesse optimum, autant d'images projetées sur un écran qui est aussi une page où les mots (titres, slogans) surgissent en lettres capitales et où les extraits de textes défilent comme sur un prompteur. N'oublions pas les lumières de Nicolas Joubert qui travaillent les ombres et les arrière-cours avec doigté et la scénographie complice de Hubert Colas. N'oublions pas, il va sans dire, les acteurs qui de spectacle en spectacle gagnent eux aussi en puissance : outre les trois musiciens qui sont aussi des acteurs, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecerf, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier et Victoria Quesnel qui sont aussi des machinistes.

Dans cette trilogie qui pourra se décliner en trois spectacles au soir le soir, Gosselin pousse très loin le parti pris filmique dans la première partie (les acteurs sont filmés en direct mais on ne les voit pratiquement pas), pour trouver un équilibre en noir et blanc dans la seconde avant de réinvestir le théâtre dans la dernière partie avec en particulier deux scènes exceptionnelles de pur théâtre, la première avec un corps sanguinolent, la seconde mettant en scène l'immense Frédéric Leidgens dans un monologue d'une adresse simple, sublime, propageant comme le feu la puissance poétique que peut atteindre l'écriture de Don Delillo.

L'une des forces de l'écrivain américain, et Gosselin la fait sienne, c'est de parler légèrement des choses graves et d'imbriquer l'intime et le planétaire dans un art de la conversation qui est le principal point de liaison entre le théâtre, le cinéma et le roman. Voici à titre d'exemple significatif un dialogue extrait de *Mao II* qui figure dans le spectacle (du moins en partie) et en cadre l'un des enjeux :

« - Ce que les terroristes gagnent, les romanciers le perdent. Le degré auquel ils influencent la conscience de masse est à la mesure de notre déclin en tant qu'architecte de la sensibilité et de la pensée. Le danger qu'ils représentent égale notre propre échec à être dangereux.

- Et plus nous voyons la terreur clairement, moins nous ressentons l'impact de l'art.
- Je pense que la relation est intime et précise, pour autant qu'on peut mesurer ce genre de choses.
- Très sympathique, en effet.
- Vous trouvez ?
- Absolument merveilleux.
- Beckett est le dernier écrivain à modeler notre manière de voir et de penser. Après lui, l'œuvre majeure implique des explosions en plein ciel et des immeubles qui s'écroulent. Telle est la nouvelle narration tragique.
- Et c'est difficile, quand ils tuent et mutilent, parce que vous les voyez, franchement, comme les seuls héros possibles de notre temps.
- Non, répliqua Bill.
- Leur façon de vivre dans l'ombre, de vivre délibérément avec la mort. Leur façon de détester beaucoup de choses que vous détestez. Leur discipline et leur ruse. La cohérence de leurs vies. Leur façon d'exciter, ils excitent l'admiration. Dans les sociétés réduites au flou et au superflu, la terreur est le seul acte significatif. Il y a trop de tout, plus de choses, de messages, de significations que nous ne pourrions en utiliser pendant dix mille vies. »

Après une courte nuit, depuis mon réveil le spectacle me revient dans le désordre et c'est bien ainsi. Des images, des sons, des corps, des phrases. C'est mental, c'est physique, c'est un frémissement. Je me souviens d'Owen, ce personnage qui vers la fin de la troisième partie Les Noms, peu avant l'achèvement du périple, pose la question : « Vous allez tous mourir ici ? » Je retrouve la réponse que fait Emmerich à Owen p.401 (Babel). « Je ne pense pas que Singh meure. Il s'en tirera par la ruse. Bern mourra. Les deux autres aussi sans doute. Mais à mon avis pas moi. J'ai appris trop de choses sur moi-même. » On a envie d'en dire autant. Tôt ou tard, un personnage de Delillo se glisse en nous et nous accompagne dans les coulisses du spectacle du monde et de notre nombril. Et Gosselin qui nous tient la main joue les intercesseurs avec ses acteurs.

Il faut en finir. Avec comme souvent devant un spectacle monstrueux le sentiment de n'avoir rien dit ou presque. Il y a de la tristesse dans l'air comme toujours, celle de la finitude de toute chose, mais ça vaut le coup, oh oui, de rater cet article comme dirait Beckett, pour le rater mieux encore. Il est bientôt 15 heures, hier le spectacle allait commencer. Aujourd'hui, il est temps d'appuyer sur la touche « publier ».

Post-scriptum, l'envie de recopier ces mots de Jacques Rancière (extraits d'un entretien avec Nicolas Truong publié dans Le Monde daté du 6 juillet) et de les déposer au pied du spectacle de Gosselin :

« L'idée que le théâtre fournirait des armes critiques destinées à favoriser une prise de conscience politique s'est évanouie. Les metteurs en scène savent n'avoir pas besoin de transformer un public qui pense et sent comme eux. Le théâtre cherche alors sa vocation quelque part entre l'assemblée et le cortège de tête, entre une intensité scénique qui créerait des ruptures avec le monde dominant et un lieu rassembleur où l'on revivifie le sens du collectif. Nous vivons une tension entre un théâtre entendu comme un cri prolongé et un théâtre considéré comme assemblée du peuple. »

Festival d'Avignon, la Fabrica, les 8, 9, 11, 12 et 13 juillet.

A la rentrée, au Phénix de Valenciennes les 6 et 7 oct, Théâtre du Nord à Lille du 14 au 20 oct, du 17 nov au 22 déc à l'Odéon-Théâtre de l'Europe dans le cadre du Festival d'Automne. Suite de la tournée en France et en Europe au printemps 2019 et durant la saison suivante 19-20.